

## PARENTOLOGIE

Journal d'un père déconfiné, semaine VI.  
Pour Nicolas Santolariria, le confinement a été l'occasion de consolider le socle cinématographique des enfants. « Toy Story » et « Le Corniaud », même combat

## « Remets-nous "Les Gardiens de la galaxie!" »



XAVIER LISSILLOUR

Il existe indéniablement une cinéphilie familiale. Soyons clairs, sans enfants, il y a peu de chances que vous vous soyez envoyé l'intégrale des films de Hayao Miyazaki, même si l'auteur du *Voyage de Chihiro* est un maître incontesté de l'animation japonaise. Sans enfants, vous n'auriez sans doute jamais su qui était Gru, le personnage au nez pointu de *Moi, moche et méchant*, ni partagé les aventures des *Indestructibles*, cette famille de super-héros en justaucorps rouge dont le principal ennemi est le spectre d'une vie salariale dans le milieu des assurances. Sans enfants, vous n'auriez jamais participé à d'âpres débats critiques pour savoir qui, des *Minions* ou des *Lapins crétins*, trônait au firmament du grand n'importe quoi. Sans enfants, je ne me serais jamais dit, non plus, que mon plus jeune fils partageait certains traits communs avec le bébé de *Baby Boss*, mentor en culottes courtes et costume cravate.

On pourrait énumérer encore longtemps les exemples de ces longs-métrages dévorés en famille, éclairant à leur manière nos tranches de vie sous l'orbe des écrans. Cet

appétit pour les visionnages conjoints peut s'expliquer de plusieurs manières. Pour beaucoup de parents, dans un monde d'images, il est devenu très important de créer un socle cinéphile à sa progéniture : demain, forte de ce capital, elle pourrait aller grossir les rangs des réalisateurs d'une Nouvelle Nouvelle Vague ou épaissir les bataillons de l'industrie du jeu vidéo. Chacun tente alors de faire germer précocement chez ses enfants cette passion scopique, en ajoutant aux productions précitées quelques engrais vintage, comme *Le Kid*, de Chaplin, *Les Demoiselles de Rochefort* ou *Les Vacances de M. Hulot*.

L'autre raison d'être de cette cinéphilie familiale est que les longs-métrages d'animation sont aujourd'hui pensés pour être consommés à plusieurs niveaux, Pixar étant sans doute l'entreprise qui maîtrise le mieux les secrets complexes de cette double lecture. Quand on regarde *Toy Story*, l'enfant peut y voir manifestée une sorte d'animisme des objets qui vient corroborer sa propre vision du monde. Quant à l'adulte, face à ce cosmoteur un peu mégalo qui ambitionne d'aller « vers l'infini, et au-delà » (non, pas Elon Musk, Buzz l'Éclair), il ne peut qu'éprouver une nostalgie amusée, complice, pour le merveilleux cosmique de l'enfance, territoire enchanté où d'un rien naît l'épopée.

A l'occasion du confinement, cette cinéphilie familiale a pris un tour particulier. Avec une force inédite, les

images sont venues s'interpénétrer aux événements, s'y fondre, et y produire leurs précipités mentaux. Alors que la perspective de la quarantaine s'était soudain affirmée et que nous avions décidé de partir ailleurs, *Les Gardiens de la galaxie*, vu la veille de notre exode, s'était mis à profondément résonner dans nos esprits. Sur la route, grâce à mon iPod, la bande originale seventies de ce space-opera où des créatures mutantes survivent aux pires batailles a fonctionné comme un véritable antidote à l'angoisse suscitée par la menace virale. Si eux s'en sortent, pourquoi pas nous ? « Remets-nous *Les Gardiens de la galaxie*, papa, s'il te plaît ! », ont répété mes enfants, comme si ce mélange de sons et de réminiscence d'images avait le pouvoir de nous projeter dans un espace-temps sécurisant (à vrai dire, je ne souviens plus très bien s'ils ont dit « s'il te plaît »).

Les jours qui suivirent furent marqués par une radicalisation de cette cinéphilie déviante, influencée par les effets collatéraux de la pandémie sur les grilles de programmes. La diffusion massive de films de patrimoine a permis à mes enfants de découvrir avec bonheur *Mais où est donc passée la septième compagnie ?* et ses suites, *Papy fait de la résistance*, *Les Bronzés*, *Inspecteur la Bavure*, *Twist Again à Moscou...* Avec *Le Corniaud*, *L'Aile ou la Cuisse* ou *La Grande Vadrouille*, Louis de Funès est devenu une des figures emblématiques de cette période trouble, à tel point qu'une fois déconfinés, nous avons même fait une virée hommage dans le village où fut tourné *Le Tatoué*, avec Jean Gabin (Domme, Périgord).

Au-delà de leurs qualités propres, ces films ont d'autant plus de valeurs qu'on les regarde ensemble, en famille, et que l'on se souvient dans le même temps les avoir vus, enfant, avec nos aïeux. Ce sont des films-ponts, des films-aqueducs, qui font le lien entre les générations, réactivent le souvenir des rires de nos chers disparus. Mais le septième art n'est pas qu'un instrument de continuité, il est aussi un marqueur de ruptures.

Dans un très beau passage de son pamphlet autobiographique *White* (Robert Laffont, 2019), l'écrivain américain Brett Easton Ellis raconte comment les films, et le rapport que l'on entretient avec eux, fonctionnent à la fois comme des rites de passage et des étalons de la croissance (l'équivalent des traits que l'on fait au crayon sur les montants de portes). « Les films d'horreur n'allaient plus m'affecter de manière primitive », écrit-il, en parlant de ce moment où, face à des images gore qui ne le faisaient plus tressaillir, il s'est soudain senti adulte. De la même manière, pour mon fils aîné, c'est d'avoir vu pour la première fois l'œil rouge de Terminator et le fouet d'Indiana Jones qui aura marqué le basculement dans le monde d'après.

## LUMBAGO

## Salarié sur canapé

Nombre de télétravailleurs, faute de matériel adapté, ont fini par adopter la position horizontale, sur le lit ou le sofa. Mauvaises postures et sédentarité n'étant pas forcément un frein à la productivité



CÉLINE GAILLE/HANS LUCAS

Avec le confinement et son télétravail corollaire s'est développée une horizontalisation massive des pratiques professionnelles. Par « horizontal », il ne faut pas entendre ici une fin soudaine de toute verticalité dans les processus de décision, mais une tendance épidémique à travailler en position couchée, sur son lit ou son canapé. « Durant la quarantaine, j'ai eu de la fièvre et, jusqu'au résultat du test Covid-19, je me suis isolée dans ma chambre pour ne pas exposer ma famille, confie Meg, juriste. Comme je me sentais mieux, j'ai commencé à télétravailler depuis mon lit, en utilisant une table roulante comme bureau. Il y a un côté transgressif qui n'est pas désagréable dans le fait d'envoyer des mails professionnels en pyjama. »

Rompant avec le traditionnel diptyque chaise-écran, en adoptant une posture qui est habituellement associée à la figure du concepteur-rédacteur phosphorant sur une banquette ou de l'étudiant révisant sous la couette, est un des frissons procurés par cette aventure immobile. Combien sommes-nous à nous être transformés en version productive d'Alexandre le Bienheureux ? Difficile à dire, même si plusieurs indices permettent de supposer une soudaine démocratisation de ce que certains appellent le « lounge work ». « A l'issue du confinement, les praticiens font état d'une augmentation des pathologies cervicales, témoigne Sébastien Guérard, président de la Fédération française des masseurs-kinésithérapeutes fédérateurs. Travailler couché, même si c'est associé dans l'imaginaire à une notion de confort, est en réalité une très mauvaise idée. En plus d'une contrainte inhabituelle sur les disques intervertébraux, il n'y a même pas l'effort postural minimum de la position assise, d'où une perte de tonus musculaire. »

Pour beaucoup, investir le lit ou le sofa fut une réponse maladroite à ce que les spécialistes nomment le « télétravail dégradé », ce cadre professionnel bricolé à la hâte. Sur les 39 % de salariés qui se sont retrouvés en télétravail pendant des semaines, presque la moitié n'avait ni lieu ni matériel adapté. En conséquence, 43 % d'entre eux déclaraient que le confinement a été assombri par une « mauvaise posture de travail » (étude CSA pour Malakoff Humanis). « Chez moi, il y a peu d'espace,

confie Marine, 34 ans, cadre dans la communication. Je travaille sur ma table de cuisine, avec une chaise extrêmement dure. C'est pour ça que mon canapé m'est vite apparu comme une solution de repli confortable. Après m'être fait un bon dossier avec des coussins pas trop mous, je m'y allonge pour les longues conférences téléphoniques où je n'ai pas à prendre de notes. Je me sens comme dans un cocon, plus détendue. »

Lorsque le télétravail s'est imposé à elle, Marine a eu un peu peur que cet attrait du sofa soit « un frein à l'efficacité ». Mais l'expérience a prouvé le contraire. Si elle s'y octroie une sieste digestive entre 13h45 et 14 heures, c'est toujours avec le smartphone et l'ordi à portée de main, au cas où. Plus souple, cette vie professionnelle domestique s'est néanmoins accompagnée, pour elle, de son lot de raideurs : torticolis, mal de dos, douleurs au poignet... « Le comportement sédentaire est un fléau majeur de nos sociétés modernes et il est allé en s'accroissant ces dernières années, explique Kevin Desbrosses, responsable d'études à l'Institut national de recherche et de sécurité. Le travail assis ou allongé s'accompagne souvent d'une très faible dépense énergétique. Tous les petits efforts que vous faites habituellement en entreprise, pour aller jusqu'à l'imprimante ou la machine à café, ont ici disparu. Cela s'accompagne d'un risque de morbidité accru, favorisant les troubles cardiovasculaires, métaboliques, musculo-squelettiques. Il est très important de casser ces longues périodes d'immobilité en s'obligeant à bouger, à faire des étirements. »

Non, le télétravailleur n'est pas ce virevoltant Robinson du tertiaire ayant échappé à la torpeur de l'open space, mais quelqu'un qui, comme dans la chanson *Les Vieux*, de Jacques Brel, passe « du lit à la fenêtre, puis du lit au fauteuil et puis du lit au lit ». Le développement des outils portables (ordi, smartphone, tablettes) a favorisé cette prise d'assaut des sanctuaires du lâcher-prise. « Moi, je fais systématiquement mon lit avant de travailler dessus. C'est un petit rituel qui permet de marquer la séparation entre l'espace de repos et l'espace de travail », confie Benjamin, responsable d'une agence de publicité.

Mais est-ce suffisant pour ne pas désespérer votre entourage, qui n'en peut plus de vous voir envoyer des mails pros à 23h30, baigné dans un halo de lumière bleutée ? Pas sûr. D'autant que cette gymnastique n'est pas sans risque. Le 2 juin, à l'occasion d'une vidéoconférence mal cadrée, le député européen Luke Flanagan est apparu chez lui, assis sur le bord d'un lit dont il semblait sortir, vêtu d'une chemise bleu foncé et d'un simple... slip. Une sorte d'accident de télétravail, en somme. « Cette figure du travailleur horizontal est polysémique, confie le designer Ludovic Burel, auteur de plusieurs expos sur le sujet. Quand elle est vécue volontairement, elle renvoie à l'artiste, à Dali, à Guitry. Mais, contrainte, elle traduit le fait que nous sommes devenus la variable immobile, inerte, presque grabataire, d'une société où seule l'information circule à toute vitesse », conclut celui dont le matelas est un bureau – et le bureau, un matelas.

« TRAVAILLER COUCHÉ EST EN RÉALITÉ UNE TRÈS MAUVAISE IDÉE »

Sébastien Guérard, président de la Fédération française des masseurs-kinésithérapeutes